INTRODUCTION À « LA RIVIÈRE SOLITAIRE »[1]

Marie-Renée MARTIN-ROUXEL

En 1931, pendant le séjour à Sarzeau, Marie Le Franc achève et publie « Au Pays Canadien-français » qui remporte un immense succès. Puis elle passe quelques jours dans l'île d'Ouessant qui lui inspire son roman « Dans l'île » qui sera accueilli favorablement.

En 1932, elle rejoint le Canada : elle est âgée de 53 ans. Son talent d'écrivain est unanimement reconnu. Elle est sollicitée pour des articles et des conférences. Elle enseigne le français à l'Université McGill à Montréal : elle pourrait légitimement s'installer dans cette réussite et profiter de ce confort.

Mais, avec la généreuse sensibilité qui la caractérise, Marie Le Franc réagit à la situation qu'elle découvre à son arrivée : un Canada frappé par la crise économique et, à Montréal, une population en détresse qu'il est urgent de secourir. Le gouvernement propose alors aux chômeurs une reconversion, une autre chance, avec l'acquisition de terres nouvelles qu'il faudra défricher et conquérir sur la forêt.

Les nouveaux colons devront affronter une région hostile, l'Abiti-Témiscamingue, au nord de Montréal, sur la frontière de l'Ontario. La sélection des candidats favorise les familles nombreuses afin de lutter contre le peuplement anglais de l'Ontario. Une prime de 500 piastres sera attribuée à chaque famille pour faire face aux besoins de la première année.

Les hommes partent les premiers pour établir le camp de base et défricher un premier espace sur lequel ils bâtissent la maisonnette destinée à accueillir la famille restée à Montréal et que le gouvernement se charge de rapatrier.

En janvier 1933, au cœur de l'hiver, Marie Le Franc décide d'accompagner ces femmes et ces enfants qui, après un épuisant voyage de deux jours et deux nuits, découvrent leur nouvel univers. Elle partage leur exode et leurs épreuves et, sur le terrain, recueille les précieuses notes qui aboutiront à ce nouveau roman, « La Rivière Solitaire », nom donné à la nouvelle colonie.

L'héroïne du récit, c'est Rose-Aimée Trépanier, une jeune fille de vingt ans qui, accompagnée de ses deux jeunes sœurs, va rejoindre son père et ses deux frères déjà installés. Rose-Aimée a pris en charge la responsabilité de sa famille après la mort de sa mère. Elle est belle, fière, robuste, équilibrée, en harmonie avec le monde qui l'entoure. C'est en la regardant accomplir les tâches quotidiennes, nouer des relations bienveillantes avec les autres colons, s'adapter courageusement à cette vie éprouvante, que le lecteur rejoint, lui aussi, « La Rivière Solitaire ». Autour de Rose-Aimée gravitent de nombreux personnages aux passés, aux aptitudes, aux caractères et aux rêves différents que Marie Le Franc dépeint avec acuité et sensibilité. Elle ne commente pas, ne juge pas, ne moralise pas. Elle rend compte simplement des difficultés, des exploits, de la lutte tenace de ces démunis, soudés par un projet commun et qui doivent réussir.

Cette authenticité commence par les dialogues : c'est le « parler vrai » des colons, leur vocabulaire, leur syntaxe, leurs propos spontanés qui expriment leurs émotions et leurs sentiments. Pendant le pénible voyage, une jeune femme angoissée : « Tu vas me trouver bien inquiéteuse. Je n'ai pourtant pas l'habitude de me douilleter! Mais on se sent dépareillé dans un pays de même.»

L'hospitalité est spontanée entre colons : « Entrez donc vous abriller un peu. Y va mouiller. On est en chaleur dans la maison. »

Cette chaleur n'est pas seulement celle du feu de bois, mais c'est celle d'une solidarité qui réchauffe les cœurs malgré l'extrême rudesse des conditions de vie. En dépit de l'éparpillement des demeures et des difficultés de circulation, le désir de rencontres, le souci de liens sociaux

1 Causerie donnée en juin 2010

restent vifs. Avec pudeur on tait les difficultés et l'humour et la joie d'être ensemble l'emportent sur les problèmes

> « … le soir, quand ils étaient réunis à deux ou trois familles pour la veillée, l'atmosphère était plaisante dans la petite maison basse tapissée d'écorce. C'était le moment où la terre tissait ses plus sûrs liens autour d'eux. Leur grande richesse était ce plaisir de se réunir pour jaser ensemble. »

A l'occasion d'un mariage, ce besoin joyeux de la vie communautaire explose : « Une urbanité surprenante régnait dans l'assistance. Les manières de ces simples étaient souvent évocatrices du grand siècle. »

Au cours de cette rencontre Rose-Aimée est émue par l'intérêt que lui témoigne Jean Jauvin et elle se met à rêver raisonnablement d'une future union.

La déception est cruelle : Jean Jauvin quitte brutalement la colonie. Cette expérience douloureuse mûrit la jeune fille. Elle prend conscience de son désir d'avenir, de sa force intérieure et sa vitalité.

L'arrivée du printemps renforce son attrait pour cette nature intacte et secrète qui devient sa confidente, sa complice et la révèle à elle-même : « Ce fut en elle le premier printemps dont elle eut conscience qui correspondant à celui de la terre ruisselante et du ciel bleu... A mesure qu'elle poussait ses découvertes au large du bois, elle sentait que s agrandissait aussi son domaine. »

A l'opposé de Rose-Aimée, un autre type de jeune fille : Anne Bruchési, l'infirmière consciencieuse et dévouée, mais fragile, craintive, hésitante, ayant peur de la vie. Elle rejoindra Québec, dès sa mission terminée. Parmi les colons, à la fin de cette première année, les 600 piastres étant épuisés, la sélection s'opère et 25% d'entre eux renoncent. A côté de ces hommes, tout au long du récit, la nature est omniprésente : la forêt envoûtante, l'eau indispensable, hostile ou amie, la neige, compagne inévitable.

> « Les troncs parallèles, jaillis à une même hauteur, surprenaient par leur discipline. C'étaient des colonnes qui soutenaient le ciel. Elle apercevait la rivière, la douce, la triste, la silencieuse, condamnée pour toujours à ses eaux grises où les vagues formaient de fines cicatrices... On voyait sur la belle pâte intacte et lisse de la neige se répandre les ombres violettes, vertes et roses du couchant... La neige légère, douce comme des plumes qu'ils ne voyaient qu'au moment où elle venait se poser sur leurs épaules d'un air d'intimité. […] Le pays perdait avec la neige sa plus belle parure. Le sol montrait ses blessures. »

De cette épopée des défricheurs Marie Le Franc fait un récit réaliste, sobre, profondément humain qui donne de cette communauté, malgré les faiblesses et les échecs de quelques-uns de ses membres, une image positive, tonique, d'une grande dignité, qui suscite l'admiration et inspire la confiance en l'avenir.

« Ils faisaient de la terre neuve et la terre faisait de l'homme neuf. Elle le relevait tout en forçant à se courber et l'homme et la terre s'étudiaient mutuellement. »

Cet article est extrait de « L'aurore boréale de Marie Le Franc » recueil de conférences et causeries par l'association « Les amis de Marie Le Franc », 2014